

Le Président

Fischer Marie-Catherine

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier...

Je la lus et relus plusieurs fois, je ne pouvais pas y croire. Tant d'années, et il avait retrouvé ma trace...

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Je remplis rapidement une valise, je fermai les volets et les portes de la maison et montai dans ma voiture, direction l'aéroport.

Arrivée dans le hall, je m'approchai du guichet le plus proche et j'achetai un billet pour le premier vol en partance.

- Barcelone, un allez simple, s'il vous plaît.

Quelques heures plus tard, je déambulais dans les rues surchauffées de la capitale catalane, heureuse d'avoir réussi à m'échapper.

Il ne me trouverait pas ici, j'étais en sécurité. Du moins le pensais-je...

Je vous dois des explications.

Il y a quinze ans de cela, je n'étais alors qu'une adolescente, le président de notre petite république, nouvellement élu, était venu passer ses vacances dans notre ville, cité balnéaire en vogue.

Son fils, beau et ténébreux garçon, m'avait repérée lors d'une soirée. J'étais jeune et inexpérimentée. Il me séduisit et me promit monts et merveilles. Pour moi, c'était le Prince Charmant.

À la fin des vacances, il repartit vers la capitale, et, malgré ses promesses, je n'entendis plus parler de lui.

Après quelques nuits blanches à pleurer dans mon lit, je me levai un beau matin, bien décidée à l'oublier.

Quelques semaines après, hélas, je me rendis compte qu'il m'avait laissé un souvenir de lui... J'étais enceinte !

Je n'osais en parler à personne, mais, ma taille s'arrondissant rapidement, mes parents eurent tôt fait de deviner mon état. Au lieu de se fâcher, comme je m'y attendais, ils firent tout ce qu'ils purent pour m'aider.

Mon père écrivit au Président.

La réponse fut rapide et lacunaire : son fils était un garçon sérieux, il blâmait mon père d'avoir engendré une fille légère, et menteuse de surcroît.

Ma mère m'emmena chez un gynécologue. Une échographie décela des jumeaux, j'étais dans de beaux draps !

Mes parents tenaient à ce que je poursuive mes études. Les deux bébés, nés en parfaite santé, furent donc adoptés dès leur naissance. Je n'eus pas mon mot à dire. À l'époque, je pensais que c'était la meilleure solution. Je

n'ai d'ailleurs jamais cherché à savoir ce que sont devenus mes deux fils.

J'obtins un bon diplôme, je décrochai un boulot intéressant et cette erreur de jeunesse fut définitivement derrière moi. Du moins, je le croyais...

L'hiver dernier, j'avais, bien sûr, lu dans la presse le drame qui avait touché le Président : son fils unique s'était tué dans un stupide accident de ski.

Cette histoire était tellement loin de moi maintenant... La nouvelle ne m'avait fait ni chaud ni froid.

Mais, ce fameux matin où j'ouvris la lettre, le passé ressurgit d'un seul coup:

Chère Mademoiselle M.,

Mon cher fils n'est plus, mais vous pouvez adoucir ma douleur car j'ai appris par un proche des Sœurs du Carmel de T. que vous avez donné naissance à deux beaux enfants voilà maintenant quinze ans d'ici. Je sais qu'à l'époque, je vous ai jugé durement, mais ma femme a su me convaincre de la chance que nous aurions à retrouver dans vos garçons notre cher disparu.

Les religieuses refusent de me communiquer le dossier d'adoption sans votre accord préalable.

Mon secrétaire particulier viendra chez vous fin de semaine pour vous accompagner au Carmel de T. afin de régler le problème.

Veuillez agréer, chère Mademoiselle...

Ma fuite sur un coup de tête, à la lecture de cette lettre, peut vous paraître surprenante.

Qu'avais-je à faire de cette histoire ? De toute façon, les jumeaux vivaient leur propre vie sans moi depuis longtemps... Un grand-père Président ne leur apporterait que de bonnes choses, pensez-vous.

Détrompez-vous !

Le Président était au pouvoir depuis seize ans, et notre pays n'avait plus rien d'une démocratie. Cet homme et sa famille avaient la main mise sur tous les médias et les postes clés du gouvernement. À chaque élection, il était réélu haut la main. Les pots-de-vin et chantages en tout genre faisaient loi.

Il n'était pas question que je le laisse toucher à ces deux jeunes innocents. Je n'avais aucune idée de la famille où ils avaient été adoptés, les Sœurs tenant à couper le contact avec la mère biologique pour le bien des enfants. Mais le Président mettrait tout en œuvre pour arriver à ses fins. S'il avait besoin de mon accord pour engager une procédure légale, il ne me lâcherait pas...

Le temps était compté, les religieuses ne pourraient pas lui tenir tête éternellement.

La police de notre petit état était très efficace depuis que le Président était au pouvoir. Nul doute que la liste des passagers pour le vol de Barcelone serait rapidement entre leurs mains.

Le lendemain, après une bonne nuit de repos dans un petit hôtel du centre, je décidai de m'octroyer une semaine de répit. Je prévins par mail mon employeur que je prenais huit jours de congé pour raisons personnelles.

Je contactai par téléphone les Sœurs du Carmel de T. pour leur faire part de ma décision de refuser la requête du Président. Elles m'assurèrent de leur soutien, me certifiant que les deux jeunes garçons étaient en sécurité dans leur famille d'adoption et qu'elles feraient tout ce qui était en leur pouvoir pour les préserver.

Ma semaine de vacances forcées se déroulait lentement. J'appréhendais mon retour au pays. Je savais que le Président avait des moyens de persuasion pas toujours recommandables... Je me sentais coincée...

Mes parents me manquaient. Ils vivaient depuis quelques années aux Antilles. Eux, au moins, n'auraient pas à subir les conséquences de mon refus de collaborer.

Fin de semaine, je décidai d'acheter un billet pour les rejoindre, il y avait un vol direct Barcelone-Pointe-à-Pître. Je n'avais pas besoin de visa et j'avais assez d'argent sur mon compte à vue. Mais je savais aussi que je ne pourrais plus faire marche arrière. Mon compte épargne au pays serait bloqué, ma maison saisie. J'espérais juste que le Président ne s'en prendrait pas à mon employeur, le considérant comme complice. Je priais aussi pour que les Sœurs puissent tenir tête à cet homme au pouvoir sans limites.

Le jour de mon départ pour Pointe-à-Pître, j'entrai dans l'Eglise Santa Maria del Mar. Moi qui ne crois ni à dieu ni à diable, j'allumai deux cierges, un pour chacun de mes garçons. Je leur souhaitai un avenir meilleur dans un pays libéré, une vie longue et heureuse.

Le lendemain soir, j'atterrissais à Pointe-à-Pître. La chaleur et les parfums des Antilles me firent oublier l'angoisse des derniers jours. Mes parents m'attendaient. Je me jetai dans leurs bras. Que c'était bon de les retrouver !

Une fois dans la voiture, en route vers leur maison, je leur racontai la raison de ma venue. Mon père, qui conduisait, ne bronchait pas, le regard fixé sur la route. Ma mère se retourna vers moi :

-Ça va aller, ma fille ! dit-elle simplement.

Je m'appuyai contre le dossier du siège, fermai les yeux et m'endormis aussitôt.

C'est le lendemain matin, au petit déjeuner, quand ma mère alluma la radio, que nous apprîmes la nouvelle : dans notre petit pays, cette nuit, il y avait eu un coup d'état. Un groupe d' étudiants avait envahi le palais présidentiel, la garde rapprochée du Président avait ouvert le feu sur les manifestants, tuant deux jeunes élèves de la ville de Q., frères jumeaux âgés de seulement quinze ans, qui se trouvaient en tête du cortège. Cela mit le feu aux poudres. Les gens envahirent les rues. Ouvriers, enseignants et mères de famille mélangés, s'engouffrèrent alors dans le palais. L'armée régulière, écoeurée par l'assassinat gratuit des deux pauvres enfants, se retourna contre son Président pour marcher à côté du peuple. Des tirs s'entendaient un peu partout. Une balle perdue toucha le Président en plein cœur.